

Hommage de l'Auteur
RTP 1089 P

EUGÈNE D'EICHTHAL

Membre de l'Institut.

L'ÉCOLE LIBRE
DES SCIENCES POLITIQUES

Extrait de la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} Décembre 1927.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129939

L'ÉCOLE LIBRE

DES SCIENCES POLITIQUES

L'École libre des Sciences politiques, âgée aujourd'hui de plus de cinquante-cinq ans, est un bel exemple de ce que peut produire en France l'initiative privée. Fondée au sortir de la guerre de 1870-1871, « fille, comme on l'a dit, d'une espérance indomptée au sein d'un deuil tragique »¹, l'œuvre d'Émile Boutmy est devenue, sans aide de l'État, une grande et florissante institution.

Tenterai-je ici un bref portrait physique et moral de l'homme qui l'a créée, de l'homme que tous ceux, — je suis de ceux-là, — qui l'ont connu et qui ont joui de ses entretiens, ont profondément admiré et aimé? Je trouverais un grand soulagement de cœur à parler de son charme, de son originalité de pensées et de vues, de son énergie recouverte d'une extraordinaire douceur de ton et de manières, de son dévouement à ses idées qu'il imposait, presque sans résistance possible, aux esprits et aux volontés qu'il ambitionnait de convaincre, de son ardeur à suivre, à polir pendant trente-cinq ans, tout en produisant des ouvrages historiques et philosophiques de haute portée, l'institution qu'il avait fondée. Je ne céderai pas à cet ardent désir de

1. Traduit du début de l'inscription latine de la médaille offerte à Émile Boutmy lors du vingt-cinquième anniversaire de l'École.

mon amitié et de ma gratitude¹. Je dois traiter ici, non de l'auteur, mais de son œuvre scolaire et des principes qu'il lui a insufflés. Je rappellerai seulement en quelques mots comment elle est née, et ses premiers pas dans la vie.

* * *

Elle est née de la résolution que, déjà connu comme écrivain et professeur² et parvenu à une notoriété pleine de promesses, Émile Boutmy, douloureusement ému par les désastres de la patrie, s'imposa à lui-même de rejeter au second plan, ou au moins de différer, ses travaux de penseur et d'historien; elle est née de sa volonté de dévouer ses facultés et ses forces à ce qu'il considérait comme un des seuls remèdes efficaces à notre détresse nationale. Ce remède, il l'apercevait dans un redressement et comme une refonte des esprits par une éducation différente de celle qu'offraient nos institutions d'enseignement ou qui, du moins, en comblerait les lacunes. « On dit partout, écrivait-il à Vinet, en février 1871, qu'il faut refaire des hommes... C'est assurément une nécessité pressante; mais, auparavant, ne faut-il pas créer l'élite qui, de proche en proche, donnera le ton à toute la nation? Refaire une tête de peuple, tout nous ramène à cela. »

Par une « tête de peuple », Boutmy songeait surtout à la vie politique du pays. La défaite, il ne l'attribuait pas simplement à une imprévoyance militaire spéciale; il apercevait l'imprévoyance s'étendant à tout l'ensemble de notre organisation d'État. Les études historiques et psychologiques, auxquelles il s'était adonné lui-même depuis sa jeunesse, lui montraient en apparence, dans notre pays, la politique livrée aux théories abstraites, à ce qu'on appelait les principes, en fait abandonnée à l'ignorance du suffrage universel, aux passions des partis, aux intérêts de personnes ou de classes, au lieu de se fonder sur cette science concrète qui devrait être sa véritable substance. Nos pères et leurs fils, pensait-il, avaient beaucoup étudié l'antiquité et le moyen âge dans des livres ou même des légendes et,

1. J'ai esquissé brièvement ce portrait dans le volume : *Quelques âmes d'élite* (Hachette et C^{ie}).

2. Chargé d'un cours à l'École spéciale d'architecture (fondée par Trélat).

fort peu le présent avec ses besoins nouveaux, son suffrage démocratique, son développement scientifique et industriel, ses complexités d'hommes et de choses, ses enchevêtrements de relations internationales. C'était là, notamment chez nos classes moyennes, une fâcheuse lacune. Nous vivons et agissons dans le temps qui nous a vus naître et grandir. Or, pour agir d'une façon utile et féconde, il faut plusieurs conditions. L'action qui doit poursuivre le bien de la cité, — lequel devrait être le véritable but de la « politique », prise dans le sens originel du mot qui la désigne, — ne saurait être une simple improvisation : le fameux « débrouille-toi », où la France a quelquefois excellé dans des situations imprévues, ne peut pas être la règle d'une saine existence d'État. Assurément, il y a dans l'action une part de flair personnel, de pratique, de contact avec les hommes et les choses, d'initiative individuelle et presque spontanée, que rien ne remplace. Mais si elle veut éviter d'aboutir de nouveau à des erreurs cent fois commises et cent fois payées, ces qualités doivent être complétées et mûries par une formation scientifique qui embrasse l'étude du passé et l'étude du présent. Boutmy demandait que la génération qui s'élève, pour assurer l'avenir, sût se reconnaître et se mouvoir dans la vie actuelle sous toutes ses formes, en la rattachant par un permanent contact historique aux évolutions antérieures. Il voulait que l'examen des problèmes qui se posent, s'éclairât de l'étude des solutions déjà essayées, du témoignage des hommes qui, aux époques récentes, ont pris part à ces solutions et en connaissent le fort et le faible.

Et emporté vers de larges horizons, Boutmy traçait les grandes lignes d'un enseignement politique supérieur général, comprenant les finances, l'administration, la diplomatie, la constitution de l'État, les faits économiques, même l'évolution littéraire et artistique, enseignement qui, donné autant que possible par des hommes en rapports habituels avec les faits concrets, combinerait l'esprit historique et psychologique avec l'étude approfondie des réalités objectives. Champ bien étendu qu'il pouvait, au premier abord, paraître présomptueux de vouloir parcourir à l'aide d'un personnel professoral à créer de toutes pièces, en recourant aux seules ressources encore à naître d'une école privée qui n'attendait pas d'assistance du gouvernement, qui pouvait même craindre de lui quelque

défiance à son égard, et pour qui les libéralités, qu'elle devait recueillir plus tard, n'étaient qu'une vague espérance.

Sur les conseils d'hommes éminents comme Guizot, Laboulaye, Vinet, Beaussire, Taine, qu'il avait attirés vers son œuvre naissante, Boutmy, restreignant un programme vraiment trop étendu, songea à enseigner tout d'abord les sciences d'État proprement dites, comprises au sens large, à ceux qui, par leur situation de famille ou leurs aptitudes spéciales, avaient droit d'aspirer à exercer une influence sur le nombre, dans le domaine politique, dans les fonctions d'État ou dans les grandes affaires. C'était bien vraiment là contribuer à refaire une « tête de peuple », tendre à reconstituer une élite munie des notions nécessaires à la bonne gestion de la chose publique ou à la direction des importantes entreprises privées.

Boutmy pensa aussi à l'intérêt que présenterait la venue aux bancs de la nouvelle école de jeunes étrangers qui poursuivraient dans leurs propres pays des buts analogues à ceux de nos étudiants, qui viendraient se former chez nous à la science politique et administrative, en apprenant du même coup à nous connaître par des contacts directs et dans nos réalités vivantes, en nouant, enfin, avec nos maîtres et avec notre jeunesse, des sympathies et des relations personnelles dont profiterait notre situation dans le monde. Germe fécond qui devait se développer singulièrement et porter d'heureux fruits.

Pour ses premiers cours, l'extraordinaire chercheur et découvreur de talents qu'était Boutmy faisait appel à la collaboration dévouée de quelques jeunes hommes déjà distingués par leurs écrits, mais n'appartenant pas à l'enseignement.

Plusieurs d'entre eux ignoraient totalement leurs aptitudes au professorat. « A beaucoup d'entre nous, disait à Boutmy, Albert Sorel, lors du 25^e anniversaire de l'École, vous avez révélé leur véritable vocation. Si quelques-uns, dont je suis, vous doivent d'être devenus ce qu'ils sont, aucun parmi nous ne serait sans vous devenu ce qu'il est. » Vingt-cinq ans plus tard, aux noces d'or de l'École, Alexandre Ribot racontait comment le fondateur de l'École, — il n'était plus là pour l'entendre ¹, — était venu, dès 1871, lui demander sa collaboration. « Je ne le connaissais pas; j'étais magistrat au Tribunal de la Seine et

1. Émile Boutmy est mort en 1906. Son successeur a été Anatole Leroy-Beaulieu, disparu lui-même en 1912.

secrétaire de la Société de législation comparée. Il me demanda tout simplement de faire à sa future école un cours de législation comparée. Vous jugez de mon inquiétude à l'idée d'enseigner une science qui était pour ainsi dire à créer. Mais Boutmy y mettait une telle conviction, un tel élan, une telle éloquence qu'on ne pouvait lui résister. » Le résultat fut la création d'une chaire de législation criminelle comparée où débuta Ribot et qui fut remplacée, quelque temps après, par une chaire d'histoire parlementaire et législative, mieux à la mesure du futur président du Conseil. De même Paul Leroy-Beaulieu fit, dès le début, à l'École naissante, ses premières armes comme économiste enseignant, et on sait comment il y réussit.

Par ces choix, Boutmy réalisait une de ses idées fondamentales : demander à des hommes mêlés à la vie active du pays, de dire aux jeunes gens ce qu'ils avaient vu, vécu, agi. Il allait trouver le talent là où il existait et avec la ténacité veloutée qui était sa manière et son don incomparable, sans se préoccuper des situations déjà acquises, il amenait ce talent à sa chère École. C'est ainsi que (je ne nomme que des disparus) il recruta peu à peu Stourm, Allix, Albert Vandal, Léon Say, Anatole Leroy-Beaulieu, de Foville, Funck-Brentano, Francis Charmes, le général Niox, et tant d'autres qui n'étaient pas, jusque-là, montés dans une chaire.

Ce contact direct avec les réalités assura à l'École un auditoire. « On n'enseigne bien, disait, en ayant fait lui-même l'expérience, Albert Sorel, c'est-à-dire on n'exprime de soi-même et on ne transmet aux autres, en paroles animées, que les pensées recueillies directement de la vie, des choses vues et éprouvées, les préceptes tirés de l'expérience des faits. »

Malgré l'attrait de cet enseignement nouveau, les premiers jours furent, de l'aveu même du fondateur, « des jours de misère ». Les cours se faisaient dans une salle louée à l'heure. Les auditeurs (leur nombre ne dépassait pas 89) avaient la physionomie de simples curieux ; quelques-uns étaient plus âgés que le professeur. La plupart des assistants ne prenaient pas de notes (il n'y avait d'ailleurs pas de tables). Ils ne connaissaient pas le professeur, ne l'approchaient pas. Aucun échange d'idées ne se faisait du maître aux élèves¹.

1. Jusqu'à sa 13^e année le budget de l'École a été en déficit.

Boutmy n'était pas exclusif : à mesure que les enseignements de l'École se multipliaient et en même temps se précisaient en vue de la préparation aux carrières d'État qui séduisait et attirait particulièrement les élèves, il amena à l'École des maîtres déjà réputés, comme Levasseur qui fut de la première heure, P. Janet, Louis Renault, Esmein et tant d'autres professeurs éminents qui sont venus des Facultés ou des lycées apporter à l'École leurs lumières et leur expérience professionnelle. Grâce à ces concours de double origine, peu à peu s'organisa un ensemble de chaires répondant à un programme presque complet d'enseignement des matières politiques, administratives, financières, économiques et sociales, combinant à la fois la préparation aux concours d'État et des exposés de caractère général.

Après bien des tâtonnements et remaniements que je passe, — Boutmy, profitant de l'élasticité de son cadre, le perfectionnait sans cesse, — après bien des inquiétudes aussi sur l'avenir même de l'École dans ses rapports avec l'État, l'organisation des études est devenue, dans ses grands traits, à peu près ce qu'elle est demeurée.

Pour ne parler que du présent, 1 350 élèves (dont 72 étudiantes) ont fréquenté, l'an passé, l'hôtel de la rue Saint-Guil-laume (ils étaient 250 en 1883); ils y sont reçus sans examen d'entrée, ni titres universitaires obligatoires. Ils trouvent ouvert devant eux un enseignement de deux ou trois années à leur choix, divisé en cinq sections : administrative, traitant de l'organisation politique et administrative en France et comparée, et visant la préparation au Conseil d'État ou aux diverses administrations publiques; section économique et financière se divisant elle-même en deux sous-sections, finances publiques et finances privées, étudiant l'une l'organisation des finances d'État en France et à l'étranger, l'autre les banques, le change, les grandes industries; section économique et sociale, qui s'attache aux nombreuses et actuelles questions posées par le développement de la législation sociale; section diplomatique qui donne l'enseignement d'histoire diplomatique et celui de droit des gens et de droit international, en visant plus spécialement les carrières diplomatique et consulaire; enfin, section générale destinée aux élèves qui, sans but de carrière spéciale, veulent étendre leurs connaissances historiques et économiques, ou se préparent à la vie politique.

Les cinq sections groupent 52 cours; sur ces cours, 18 sont de caractère général et fondamental, c'est-à-dire que, suivant la section, ils sont obligatoires pour les examens écrits et oraux; parmi les autres, dits facultatifs, les candidats choisissent pour compléter les treize épreuves écrites et orales nécessaires à l'obtention du diplôme. Celui-ci, on le voit, est le fruit d'études diverses et étendues, et sanctionnées par des examens rigoureux. L'ouverture d'esprit dont il témoigne le fait hautement apprécier : il permet l'admission à certains concours d'État et aux épreuves d'entrée des carrières administratives; il facilite également l'accès, dans des conditions favorables, aux professions privées.

La préparation aux concours d'État s'achève par une année dite « complémentaire », qui accueille exclusivement les élèves diplômés et leur fait parcourir à nouveau, — en général, au retour du service militaire, — le cycle des enseignements suivis antérieurement. Des professeurs spéciaux et des maîtres de conférences s'attachent plus particulièrement aux matières figurant dans les épreuves prochaines. Un contact plus intime que dans les cours à auditoires nombreux (certains cours de caractère économique ou financier ont compté plus de 500 assistants), s'établit entre le maître et les futurs candidats et leur permet d'approfondir par des vues directes, par des interrogations et des compositions fréquentes, les sujets qui sont énumérés (trop multipliés à notre avis) dans les programmes des concours officiels.

A côté des cours ont été peu à peu organisées des conférences de revision et d'interrogation où les maîtres eux-mêmes, ou bien des professeurs plus jeunes, reprennent dans des relations plus directes avec les étudiants, les matières enseignées *ex cathedra*, interrogent les élèves, leur font comprendre ce qu'ils n'avaient pas bien saisi, leur demandent des exposés oraux et des compositions écrites. Ce système de conférences sans cesse développé et complété au cours des années successives, sous l'influence d'Anatole Leroy-Beaulieu et du directeur actuel, est devenu l'un des organes caractéristiques de l'École. Il force les jeunes gens à un travail personnel, constaté par des notes qui comptent dans le total de celles nécessaires à la délivrance du diplôme. Il les habitue à penser par eux-mêmes, à classer leurs idées, à composer et à exposer, habitude qu'ils

n'ont pas suffisamment développée dans l'enseignement secondaire; en effet, celui-ci surchargé de programmes qui s'adressent trop à la mémoire, ne munit qu'incomplètement l'esprit de bonnes méthodes d'élaboration et de présentation : nos professeurs le constatent sans cesse aux examens.

Parmi les sections, celle qui, dans ces dernières années, a pris le plus d'extension, après celle des Finances publiques, est celles des Finances privées. Là encore, Boutmy avait bien prévu l'avenir. Dès 1896, il pensait que l'École serait aussi et même plus apte que d'autres établissements à former des collaborateurs d'élite pour les hommes qui sont à la tête des grandes affaires et à préparer de futurs chefs. Sa prévision s'est largement réalisée; constituée indépendante sous la féconde impulsion d'Anatole Leroy-Beaulieu, la sous-section des Finances privées attire actuellement plus de 40 pour 100 de nos élèves français ou étrangers. C'est dire la place qu'ont prise, dans la curiosité ou dans les projets de vie des jeunes générations, les grandes questions économiques et les affaires industrielles, commerciales et financières; et c'est dire aussi quelle importance les chefs des grandes entreprises ou institutions bancaires attachent à la formation d'états-majors à l'esprit élargi par l'étude des faits contemporains et pourvus des méthodes nécessaires à l'analyse des faits et à la présentation des arguments. L'École recueille chaque jour sur ce point les vœux des administrateurs d'entreprises privées et en même temps le témoignage de la satisfaction que leur donnent, en général, les anciens élèves de la rue Saint-Guillaume.

Ce sont là des débouchés nouveaux qui se sont ouverts à côté des carrières d'État : ils restreignent peut-être à l'excès le nombre des élèves, environ une centaine chaque année, qui se préparent aux concours des Affaires étrangères, du Conseil d'État, de la Cour des comptes, de l'inspection des Finances, des divers emplois administratifs ou coloniaux, concours dont les lauréats, sauf exceptions, ont tous passé par les bancs de l'École. Les grands corps de l'État trouvent encore aujourd'hui une élite pour remplir leurs cadres : mais plusieurs causes, parmi lesquelles la modicité des traitements et l'ébranlement de l'autorité en général jouent un rôle essentiel, tendent à amincir cette élite. C'est un sujet de grave préoccupation pour tous ceux qui songent à l'avenir du pays, étroitement

lié au recrutement d'un bon état-major, et c'est un péril, qui ne saurait trop retenir l'attention des pouvoirs publics.

En ce qui la concerne, l'École fait des efforts pour pousser les jeunes gens vers les carrières coloniales. L'enseignement colonial est professé dans un nombre de cours sans cesse croissant. L'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Indochine et Madagascar, l'Afrique occidentale et centrale, l'Islam en général, sont actuellement explorés, sous les yeux des élèves, par des maîtres expérimentés, ayant vécu eux-mêmes, pour la plupart, la vie de nos colonies et celle des colonies étrangères : ils attirent vers leur chaire, non seulement des jeunes gens qui recherchent des carrières administratives ou commerciales hors de France, mais un auditoire toujours plus curieux des choses de nos possessions lointaines, espoir de notre avenir, honneur du génie français qui les a étendues et organisées sous la troisième République.

L'étude des langues vivantes, si nécessaire pour notre extension à l'extérieur, comprend des cours et conférences d'anglais, d'allemand, d'italien et d'espagnol, avec devoirs écrits, interrogations et débats parlés dans la langue choisie par l'élève. Une langue étrangère est obligatoire pour les épreuves du diplôme : une seconde langue assure un supplément de points. Enseignements bien utiles dans un pays où l'étude des idiomes étrangers a été si longtemps considérée comme négligeable et est encore trop souvent reléguée à un rang secondaire. Beaucoup de nos élèves, pour acquérir la pratique d'une des langues enseignées à l'École, font, pendant les vacances, dans l'un des États voisins, un séjour auquel nous les encourageons vivement.

* * *

Le grand navire qu'est l'École avec son état-major de professeurs, ses passagers de toutes provenances et de toutes destinations, son équipage administratif, sa force motrice qui est son capital social alimenté par les inscriptions payantes, grossi par des économies annuelles¹ et des libéralités privées qui sont venues s'y ajouter, ce navire est dirigé de haut par un conseil

1. La Société de l'École qui a pris la forme d'une société anonyme n'a jamais distribué de dividende à ses actionnaires. Ceux-ci sont tous des amis de l'École, ou héritiers des fondateurs.

d'administration composé dès le début de personnalités éminentes, dévouées à Boutmy et à son École naissante; à mesure des extinctions, le conseil s'est complété par le choix d'autres amis de l'École, membres de l'Institut, conseillers d'État, hauts magistrats, administrateurs de grandes affaires industrielles, généraux, anciens ambassadeurs, dont le concours expérimenté a été précieux pour notre institution. Le conseil nomme le directeur, les principaux fonctionnaires, les professeurs et maîtres de conférences, règle toutes les questions de gestion ou de discipline, celle-ci d'ailleurs facile grâce au bon esprit et à la bonne tenue des élèves. Parmi les fonctionnaires de haut rang figure actuellement un sous-directeur, membre de l'Institut, qui a suivi les destinées de l'École depuis le début de sa carrière et lui assure, en même temps que son enseignement du droit des gens, sa haute compétence administrative. Le secrétariat général est confié à un jeune et actif collaborateur de la direction.

A côté du conseil d'administration, le comité de perfectionnement rattache à l'École d'autres personnalités prises dans les grands corps de l'État ou les hautes fonctions civiles ou militaires, personnalités auxquelles ont bien voulu se joindre les plus éminents de nos professeurs honoraires. Ce comité éclaire le conseil et la direction de ses avis compétents.

L'hôtel de la rue Saint-Guillaume, qui abrite actuellement l'École, est une ancienne habitation du XVII^e siècle, ancien hôtel Mortemart, restée à peu près intacte malgré les importantes additions qui y ont été faites; en dépit de ces additions, elle a gardé son jardin avec ses arbres d'âge vénérable. L'École a pu acquérir cet immeuble dès 1879, grâce à un don généreux, et s'y installer en 1883. Après avoir été « en meublé » rue Taranne, puis rue des Saint-Pères, elle a l'avantage d'être chez elle, dans un quartier tranquille, et d'offrir à ses maîtres et élèves l'usage quotidien d'une demeure qui a conservé un cachet historique et en même temps possède des aménagements hospitaliers. Dès les jours printaniers, elle ouvre aux élèves les ombrages d'un grand jardin : en sortant des salles et amphithéâtres, ils peuvent y lire, se reposer ou causer à la façon des philosophes d'Athènes, sans se confiner d'ailleurs à des entretiens philosophiques.

Tout cela, joint aux charmes de la camaraderie, constitue une atmosphère de travail, de recueillement ou d'animation

paisible qui a laissé de profonds souvenirs à tous ceux, professeurs ou élèves, qui ont participé à la vie de la rue Saint-Guillaume. L'attrait d'une jeunesse attentive et studieuse a été un de ceux qui ont le plus efficacement amené vers l'École tant de maîtres qui auraient pu poursuivre ailleurs une brillante carrière, ou s'absorber dans leur profession. Cet abondant concours d'éducateurs, — si je les citais tous, actifs, honoraires ou disparus, il faudrait écrire 159 noms, — Boutmy le déclarait avoir été un prodige.

« J'ai été, rappelait-il, le témoin étonné de la mystérieuse impulsion qui a mis en mouvement, sur les points les plus éloignés de l'espace, des esprits éminents, les a fait graviter vers l'idée patriotique dont ils devaient être les serviteurs, a fait arriver juste à temps l'homme spécialement capable pour chaque chaire à pourvoir. Et quelle chaleur d'âme, quel dévouement à leur tâche et à leurs élèves! » Le prodige a continué sous la direction d'Anatole Leroy-Beaulieu qui possédait, comme son prédécesseur, un exceptionnel don d'attraction; et depuis, il s'est constamment renouvelé. La liste de ses professeurs est la gloire et l'honneur de l'École. Il semble que tous, professeurs de carrière ou personnes arrachées à leurs fonctions publiques ou privées, aient senti ou sentent ce que Boutmy disait qu'il était fier d'avoir constamment éprouvé lui-même : l'amour de la jeunesse avec sa curiosité infinie et ses vastes espérances, amour contagieux qui a décidé A. Leroy-Beaulieu, après des années de brillant professorat, et parvenu au sommet d'une éclatante carrière d'écrivain et de publiciste, à accepter, malgré une santé délicate, la direction de l'École quand Boutmy lui a manqué, et à assurer sa prospérité; amour contagieux qui a gagné jusqu'aux plus modestes collaborateurs de la rue Saint-Guillaume et de tous fait un corps à la fois professoral et administratif plein de zèle, de cordialité et d'harmonie.

* * *

D'où viennent les 1 350 étudiants et étudiantes qu'accueillait, au dernier automne, la rue Saint-Guillaume, et auxquels elle procure, suivant les méthodes préconisées par Boutmy, les enseignements que nous avons sommairement indi-

qués¹? La grande majorité, — plus des deux tiers, — sont des Français. Ceux-là sont en grande partie enfants de la classe moyenne ou aisée. Ils sont admis à partir de dix-sept ans, sans limitation supérieure d'âge. Aucun titre universitaire n'est exigé d'eux : mais presque tous sont bacheliers ; plusieurs sont licenciés ès lettres ; le plus grand nombre est inscrit à la Faculté de droit, poursuivant la licence ou même le doctorat. L'immense majorité s'acquitte par elle-même des droits de scolarité (actuellement mille francs par an) ; un certain nombre sont boursiers de diverses institutions industrielles ou financières, ou de l'Association des anciens élèves (fondation Sorel) ; l'École elle-même accorde, en seconde année, un petit nombre de bourses.

La plupart des étudiants recherchent le diplôme avant de partir pour le régiment ; beaucoup, tout en suivant les cours, font de la préparation militaire : ils y sont généralement bien notés, et facilitent le recrutement des futurs officiers de réserve. La grande guerre a prouvé que l'enseignement de l'École non seulement formait pour la paix des citoyens éclairés et de bons fonctionnaires, mais préparait pour les temps d'épreuves sanglantes, des volontés, des esprits nets, des tempéraments propres au commandement, des âmes aussi, prêtes à tous les sacrifices, y compris celui de la vie, puisque plus de trois cents de nos élèves ou anciens élèves sont, à côté de plusieurs de nos maîtres, restés sur le champ de bataille ; et bien plus nombreux sont ceux qui en sont revenus blessés, mutilés, atteints de graves maladies. Les magnifiques citations que contient notre *Livre d'Or* témoignent que beaucoup d'élèves de l'École ont été ou auraient pu être des chefs, de ces chefs qui, suivant le mot de Xénophon, « savent inspirer à leurs soldats la volonté de les suivre à travers les flammes et au milieu de tous les dangers ».

Avant et après les années catastrophiques où l'École a continué, dans un cadre restreint, ses enseignements, parfois sous les obus, et même dans sa cave, elle a constamment fourni d'incessantes recrues à tous les corps de l'État. Dès 1908, M. R. Poincaré, alors ministre de l'Instruction publique, se félicitait, devant le Congrès des Sociétés savantes, d'avoir « retrouvé en grand nombre les anciens élèves de Boutmy

1. Depuis la fondation de l'École, 16 045 élèves ont pris place sur ses bancs.]

parmi les magistrats et les fonctionnaires qui ont conservé intacts dans l'administration française les traditions d'ordre, de discipline et d'intégrité ».

Depuis, cet afflux n'a pas cessé et on rencontre, ou on a rencontré, des élèves anciens de la rue Saint-Guillaume à tous les stades et jusqu'aux plus hauts rangs des diverses carrières ou des grandes charges de la République. Mais, nous le répétons, malgré l'honneur que l'École retire de l'accession de ses étudiants aux fonctions ou aux dignités officielles, actuellement, ceux qui poursuivent, sur nos bancs, des études n'ayant pas pour but direct un concours d'État, représentent une forte proportion par rapport aux futurs candidats devant affronter ces concours. Ils comprennent que, même sans viser les fonctions d'État, l'enseignement reçu à l'École constitue une culture libérale qui, en même temps qu'elle meuble et élargit l'esprit, l'habitue à se resserrer sur un certain nombre de matières précises, à les creuser plus à fond, et, sous l'influence de maîtres formés par le maniement des hommes et des affaires, l'accoutume à la rigueur du raisonnement et à la clarté de l'exposition. C'est là un caractère général de nos études qui donne des fruits excellents, quelle que soit la carrière qui s'ouvre ensuite devant les élèves, fût-ce la politique indépendante ou les affaires privées. Les femmes mêmes, admises depuis la guerre à l'École, comprennent le profit qu'elles peuvent tirer de ce qu'on enseigne rue Saint-Guillaume, soit pour s'ouvrir des emplois encore trop restreints, soit pour étendre leur horizon intellectuel. Venues chaque année plus nombreuses, elles figurent actuellement souvent parmi les meilleurs élèves.

Depuis longtemps, l'étranger nous envoie beaucoup d'étudiants. Ils nous arrivent de toutes les parties du monde, plus spécialement des pays qui, doués assez récemment d'une vie politique indépendante, ou ambitieux de l'acquérir, veulent développer leur organisme administratif, financier, diplomatique. C'est ainsi qu'à côté des États-Unis, du Canada, de l'Amérique du Sud, de la Grèce, du Japon, des États balkaniques, la Pologne, la Turquie, les nouvelles républiques asiatiques, l'Égypte, la Chine députent rue Saint-Guillaume un grand nombre de leurs fils, ou même de leurs filles. Notre liste d'étrangers est comme une carte d'échantillons des diverses nationalités du monde : 53 y figurent cette année. Nous

recevons ces jeunes hôtes après une simple épreuve constatant qu'ils possèdent assez bien le français pour comprendre les cours et répondre aux interrogations.

L'un des profits les plus appréciables de l'organisation de l'École est la présence simultanée sur ses bancs de tant de jeunes gens accourus de presque tous les points du globe. Il y a là, par l'effet de la camaraderie, une pénétration réciproque des caractères, des aspirations, quelquefois des préjugés, qui remplace avantageusement beaucoup de lectures, et même de voyages. On a parfois reproché à l'École de ne pas avoir institué de cours sur la psychologie comparée des différents peuples. A notre avis, l'histoire professée jusqu'aux plus récents événements, et s'appliquant avec détail, suivant la tradition des Sorel et des Vandal, à l'évolution des mœurs et des institutions, fournit les éléments les plus solides, — même les seuls solides, — de cette psychologie internationale. Ici, d'ailleurs, l'histoire se complète par les contacts établis entre les jeunesses des différentes patries, jeunesses qui sont le présent et dans une grande mesure l'avenir de ces nations. Elles se trouvent mieux au courant de leur mentalité réciproque en terminant leur temps scolaire, qu'après avoir suivi des cours où entendraient forcément beaucoup d'hypothèses. Cette communauté d'études a déjà créé et peut créer encore, malgré la vivacité des nationalismes contemporains, des amitiés internationales durables. On a dit quelquefois que, pour se haïr, il fallait se connaître, et on déduisait cette affirmation des querelles si fréquentes entre voisins, ou voisines. Ce n'est qu'une vérité partielle, et on peut dire aussi que se connaître mieux, c'est voir disparaître bien des préjugés, bien des idées erronées sur nos qualités ou nos défauts respectifs.

Les étrangers prennent part, comme nos nationaux, à tous les enseignements et conférences de l'École, y compris les réunions que les élèves organisent entre eux par section, avec des présidents et secrétaires élus. Dans ces conférences, les élèves discutent, dans une des salles de cours, et sans aucune ingérence de la direction ni du corps professoral, les questions d'actualité politique les plus diverses. Quelques-unes d'entre elles sont parfois des questions délicates, ou même brûlantes, et sans l'esprit de camaraderie et de tolérance qui règne rue Saint-Guillaume, elles pourraient aboutir à des controverses

trop âpres entre partisans d'opinions opposées, ou entre nationalités ayant de l'une à l'autre des rapports tendus. Les discussions sont de temps en temps vives, mais n'ont jamais, jusqu'ici, entraîné de désordre. Ces réunions ont l'avantage d'habituer les jeunes gens à l'exercice de la parole. Sans nourrir un goût excessif pour l'éloquence, comprise au sens banal, l'École a toujours pensé qu'il fallait développer chez ceux de ses élèves, qui ne l'ont pas naturellement, une certaine facilité de parole. Cette facilité, on ne doit pas la laisser exclusivement à ceux qui la possèdent en naissant ou qui l'ont acquise, et qui peuvent l'employer à défendre les mauvaises causes aussi bien que les bonnes. Dans notre organisation sociale et politique, la parole est nécessaire à l'action. Beaucoup d'hommes parlent sans agir : mais il est rarement possible d'agir sans parler. Dans les conseils, dans les assemblées, dans les comités, il ne faut pas que ceux qui veulent défendre des propositions jugées par eux raisonnables et désirables restent désarmés par la crainte ou l'impossibilité de s'exprimer. C'est une faiblesse fâcheuse vis-à-vis des rhéteurs ou des bavards. Outre les exposés oraux et les réponses aux interrogations des cours, l'École croit bon de maintenir ces discussions entre élèves, qui leur permettent de faire verbalement et contradictoirement le tour des questions.

Elle a, en plus, institué à l'usage des étrangers une conférence spéciale où, sous la direction d'un maître distingué et dévoué, ils développent, à tour de rôle, un sujet choisi par eux et accepté par le professeur, en provoquant, de la part de leurs camarades, des critiques et des réponses : exercice excellent pour se perfectionner dans l'usage de notre langue. Là encore, étant donné la diversité des nationalités et les chocs qui pourraient provenir d'opinions trop crûment émises, on a pu constater des discussions animées, mais sans violence. En assistant à ces débats, on a l'impression d'une sorte de microcosme des nations, où chacun vient parler suivant sa race, ses traditions, ses regrets ou ses espérances et instruire, en tâchant de les convaincre, ses camarades d'autres nationalités.

En dehors des cours et des conférences, l'École procure à ses étudiants et étudiantes, à titre d'instruments de travail, la jouissance d'une vaste bibliothèque et de plusieurs salles de lecture qui se remplissent de lecteurs pendant toutes les interrup-

tions de cours. La bibliothèque comprend plus de 40 000 volumes. Elle reçoit chaque jour plus de 200 visiteurs; guidés par un bibliothécaire toujours prêt à les éclairer par ses conseils et ses indications, ils ont consulté, dans la dernière année, 29 587 volumes de tous ordres, historiques, économiques, financiers, recueils de revues et de journaux.

C'est dire que le travail est en honneur rue Saint-Guillaume. Dans un temps où l'on se plaint d'une quasi universelle tendance au moindre effort, l'École est restée un foyer d'études sérieuses et suivies. Je ne crois pas que le portrait peu flatteur que tracent des jeunes générations tant d'enquêtes, d'articles ou de romans, puisse s'appliquer exactement à la majorité de nos étudiants. La plupart sont ardents à s'instruire en vue d'élargir l'acquis de leur intelligence, de se préparer à l'activité de la vie, aux services qu'ils pourront rendre à leurs pays. Quelquefois, au milieu de nos bouleversements économiques, financiers, sociaux, je m'étonne de la continuité et de l'équilibre que les plus nombreux maintiennent dans leurs études quotidiennes. Je sais bien qu'on s'accoutume à tout et que les générations nouvelles, grandies au milieu d'événements sans précédents dans l'histoire du monde, s'adaptent plus facilement que leurs aînés aux tourbillons qui nous troublent. Plusieurs même y ont, très jeunes, pris une maturité d'esprit et de caractère que nous ne connaissions pas à leur âge ¹. Les sports, plus cultivés que jadis, y ajoutent une souplesse physique qui, lorsqu'ils ne sont pas exagérés, ne nuit point au développement intellectuel et lui fournit même un certain ressort d'activité.

Puisse se développer chez les nouveaux venus de la vie le sentiment qu'à un avenir aussi incertain qu'est le nôtre, il faudra des directions d'hommes cultivés, en possession du passé historique des questions politiques et sociales, en même temps que des données positives des problèmes déjà soulevés ou qui surgiront; d'hommes remplissant bien leurs carrières publiques ou privées, soucieux du bien de l'État, s'imposant à la confiance des masses, non en les flattant, mais en se présentant à elles avec une véritable supériorité intellectuelle et morale. Garantir d'une façon générale leurs futurs succès électoraux serait peut-être trop attendre d'une démocratie qu'empoisonnent tant d'adula-

1. « La guerre a brusquement vieilli notre jeunesse », écrivait Rudyard Kipling dès 1919.

teurs intéressés; ils s'assureront en tout cas la considération des bons citoyens; ils acquerront de l'autorité dans les positions qu'ils occuperont; ils joueront le rôle d'une élite digne d'être une élite, non de naissance, mais de mérite, élite dont ne peut se passer aucune démocratie qui veut vivre.

*
*
*

L'union entre les hôtes de nos salles de travail s'est incarnée et se perpétue dans une « Société des anciens élèves et élèves » où ils s'inscrivent en grande majorité, au cours ou à la fin de leurs études. Elle a été présidée successivement par les plus éminents et brillants anciens élèves de l'École parvenus à de hautes situations, dans les fonctions publiques ou les affaires privées. Sous son patronage, paraît périodiquement une *Revue des Sciences politiques*, où sont insérés en grand nombre des travaux d'anciens élèves, venant se joindre aux articles dus à de savants publicistes, ayant ou n'ayant pas de lien direct avec l'École. La *Revue*, adressée à tous les membres de la Société, porte un écho de la rue Saint-Guillaume à ceux qui l'ont quittée, qui résident parfois loin de la mère patrie. Elle tient tous ses lecteurs au courant de l'évolution des grandes questions politiques ou économiques du moment.

Pour les élèves ou anciens élèves qui séjournent à Paris, l'Association organise tous les ans, soit des réunions cordiales, soit des conférences du soir où, sous la présidence de hautes personnalités, de brillants orateurs développent successivement, devant de nombreux auditeurs, les différents côtés d'un sujet choisi pour l'année courante parmi ceux qui suscitent, par leur actualité, le plus de curiosité et d'intérêt, et qui touchent à la grandeur économique ou politique du pays.

Les membres résidant à l'étranger ne se contentent pas de lire la *Revue* qui les relie à leurs anciens camarades et leur sert dans ses chroniques des détails sur la vie de l'École : ils fondent des groupes de rapprochement où les anciens élèves se retrouvent dans des réunions périodiques et renouvellent l'ancienne confraternité. Des groupes de ce genre se sont formés dans les pays les plus lointains comme la Chine. Parfois des événements importants voient nos anciens disciples devenus de

grands personnages, affluer sur le même point de divers pays et constater leur commune origine scolaire. Le fait s'est notamment passé à Paris lors de la Conférence de la paix en 1919. Au banquet offert par la Société des anciens élèves aux membres étrangers de la conférence ayant fait leurs études rue Saint-Guillaume, sont venus s'asseoir, avec les professeurs et les élèves ou anciens élèves français, les représentants d'un grand nombre de pays étrangers appelés à collaborer à l'œuvre de paix. Le président, M. Georges Teissier, souhaita la bienvenue aux principaux de ces représentants, et MM. Kramar, Politis, Dluski lui répondirent, en rappelant en termes émus, le temps heureux qu'ils avaient passé à l'École, le profit qu'ils avaient retiré pendant toute leur carrière d'enseignements comme ceux d'Albert Sorel ou de Louis Renault. En même temps, ils relevaient combien nombreux étaient les condisciples qu'ils avaient retrouvés, venus de tous les pays, aux salles de délibérations ou aux bureaux de la Conférence. Rencontre de bon augure pour les relations internationales futures.

On le voit par les quelques détails que nous avons donnés sur sa constitution et sa vie : à côté des immenses organismes universitaires de l'État, appuyés sur un vaste budget, et forcément un peu uniformisés, l'École cultive, à sa façon et par ses propres moyens, un domaine bien à elle : d'abord fondé sous forme d'un modeste champ par un hardi pionnier, il s'est développé grâce à lui et à ses successeurs jusqu'à ses proportions actuelles. L'élasticité même d'une institution privée a permis des expériences de culture que la rigidité de ses règlements rendait à l'État plus malaisé de réaliser. L'École peut être fière d'avoir plus d'une fois servi de devancière, d'avoir contribué par exemple à répandre dans les Facultés des disciplines qui autrefois en étaient absentes, d'avoir cependant conservé dans ses enseignements et dans ses méthodes éducatives un caractère original. Elle est fière aussi d'avoir été plus ou moins fidèlement imitée dans d'autres pays qui ont récemment fondé des écoles d'enseignement politique quelquefois complètement ou à peu près indépendantes¹, le plus souvent rattachées aux Universités² : fondations qui, nous l'avons vu, n'empêchent pas ces pays de nous envoyer un grand nombre d'élèves

1. Londres, Berlin.

2. Belgique, État-Unis, Italie, Suisse, Pologne, Bulgarie.

désireux d'étudier de plus près notre langue, nos méthodes, nos institutions et qui ont fait profiter de leur acquis leurs patries respectives.

Ils emportent en général de notre École, — leurs témoignages multipliés nous le prouvent, — une impression aussi favorable que celle qu'en conservent nos disciples français.

« C'est une faveur bien cruelle, s'écriait Boutmy, rappelant les origines de l'École, qu'elle soit née dans une angoisse de l'année terrible : elle a recueilli, elle n'a eu qu'à conserver pieusement cette ardeur de bonne volonté et de désintéressement, cette flamme d'espérance et de foi, cette perspective toujours ouverte sur le relèvement de la patrie qui nous animaient au lendemain des catastrophes d'alors. »

En voyant ce que l'École a continué à donner comme enseignements, et les fruits qu'ils ont portés, nos fondateurs constateraient que, grâce au dévouement des professeurs, à l'assiduité et au bon esprit des élèves, elle est restée fidèle à la pensée qui a présidé à sa création. Elle s'est montrée à la hauteur des terribles événements qui, il y a peu d'années, ont bouleversé notre pays. Elle a, dans la mesure du possible, pris sa part de la défense nationale et de la victoire. Elle a préparé et elle prépare de bons ouvriers pour l'œuvre de restauration à laquelle, au milieu de difficultés inouïes, suite d'une guerre sans précédents, confiante dans sa jeunesse et dans son avenir, la France s'est dévouée, et qu'elle saura réaliser. L'École serait encore plus satisfaite de sa destinée, si elle avait vu venir vers ses enseignements, comme l'espérait Boutmy au début de son œuvre, un afflux plus important de ceux qui sont décidés à briguer plus tard à nos élections les voix de leurs concitoyens. Heureusement, parmi les parlementaires de choix qui sont passés par l'École, le mérite et le talent ont suppléé ou suppléent largement au nombre. Le suffrage universel réclame, trop souvent, des candidats, autre chose qu'une culture scientifique et historique approfondie. Taine a dit que « dix millions d'ignorances ne font pas un savoir » ; mais beaucoup de ces ignorances votent, et ne tiennent pas toujours suffisamment à ce qui est enseigné à l'École des Sciences politiques.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD
10046-12-1927.